

FRÉDÉRIC ZUMBIEHL

TITAN

M+ ÉDITIONS
5, place Puvis de Chavannes
69006 Lyon
mpluseditions.fr

PROLOGUE

Désert oriental égyptien, monastère de Gabal Umm Naqqat, 1801

Le soleil, très bas sur l'horizon, nimbait la plaine désertique d'une lumière mordorée, conférant au paysage désolé une aura presque mystique.

Frère Grégorius cligna des yeux ; son regard bleu pâle, délavé à force d'observer un monde brûlant, contemplait le combat perdu d'avance que menait la lumière contre l'obscurité. Le désert sans limite semblait aspirer l'astre diurne comme une entité vorace en quête de nourriture.

Le moine se détourna un instant. Derrière lui, l'écrasant de toute sa masse, l'architecture carrée du monastère contrastait avec la douce harmonie des formes naturelles des montagnes. Les derniers rayons solaires dardaient leur puissance encore redoutable sur les pierres usées du lieu saint, comme si la nature avait voulu supprimer, dissoudre jusqu'à la plus infime trace de cette excroissance géométrique que les hommes, dans leur infinie arrogance, avaient osé ériger au cœur d'un monde qui n'était pas le leur.

Lorsqu'il reprit son observation de la plaine désertique, le soleil n'était plus qu'une boule rougeoyante dont la silhouette indécise planait dans la brume de chaleur.

Un hululement déchira l'air immobile ; un fennec, célébrant la venue de la nuit, aboya sa joie de la chasse à venir. L'atmosphère absorba le cri bref, comme si le désert lui-même, dans une étrange volonté de préserver un silence sépulcral, avait voulu en effacer jusqu'à l'écho blasphématoire.

Le moine frissonna ; son âme endurcie par une vie entière de sacerdoce au sein de ce monde minéral figé, hors du temps, lui semblait tout à coup bien frêle face à l'épreuve que Dieu lui infligeait.

Frère Grégorius appartenait à l'ordre des Cisterciens. Il avait soixante ans. Sa charge, au sein du monastère, était celle de prieur. Sous le titre commun se cachait une responsabilité certaine, celle du bien-être physique, mental et spirituel de ses six condisciples, une tâche que les événements des dernières nuits rendaient soudainement exorbitante.

Le trappiste ferma les yeux quelques instants. La sérénité qui d'ordinaire régnait sur son visage émâcié, avait totalement disparu. Des contractions involontaires agitaient ses maxillaires, creusaient davantage ses joues mangées par une barbe blanche, drue.

Le moine tentait de contrer la sourde angoisse qu'il sentait monter de ses entrailles, mais le combat était perdu d'avance.

Comme en contrepoint à ses états d'âme, l'obscurité fondit, retirant soudain toute couleur au monde. À regrets, il se retourna. Le monastère le dominait. Des ombres menaçantes rongeaient ses flancs, les petites fenêtres étroites, pareilles à des meurtrières, ressemblaient à des yeux noirs l'épiaient perfidement. Sous sa robe de bure, son corps osseux, aux muscles noueux, se recroquevilla. Il pouvait presque sentir physiquement les émanations de la force sombre qui, depuis six jours maintenant, dès la nuit venue, profanait ces lieux saints.

Ils étaient sept moines. Cette nuit serait la septième. La connotation mystique du chiffre ne lui échappa point. Les heures qui allaient suivre seraient déterminantes. Il le sentait jusqu'au tréfonds de son âme.

Le temps d'affronter son destin était venu.

Frère Grégorius s'avança vers les lourdes portes de bois. Il se glissa par une ouverture basse dont il referma le vantail et se dirigea d'un pas rapide vers l'abbatiale. Ses sandales de cuir

effleuraient à peine les dalles de l'interminable galerie du cloître, mais le frottement semblait résonner immodérément sous les voûtes de pierre, perturbant le silence de mort qui pesait dans l'enceinte carrée. Rien d'inhabituel dans ce calme, sauf que l'esprit des lieux semblait avoir disparu, remplacé par quelque chose de sombre, une présence dangereuse, maléfique.

Grégorius accéléra le pas et entra dans l'abbatiale. La majesté de la nef qui lui emplissait ordinairement le cœur de joie, lui parut au contraire menaçante. Les colonnes géminées soutenant les voûtes en demi-berceau se perdaient dans les ténèbres à vingt mètres du sol. Les arcs voûtés étaient invisibles, mais Grégorius sentait leur présence ; ils étaient comme de gigantesques faux de pierre suspendues entre ciel et terre, cerbères gardant le sanctuaire du chœur et menaçant l'intrus qui aurait l'audace d'en franchir les limites.

Grégorius s'avança ; les minuscules flammes des cierges tapissaient le sol telle une poignée d'étoiles, mais leurs multiples lueurs n'arrivaient pas à combattre la nuit qui avait pris possession de la nef. Le moine se hâta vers le chœur. Il s'agenouilla au pied des marches, fit une courte prière et s'approcha du lutrin.

Une bible était ouverte sur l'Apocalypse de saint Jean.

C'est approprié, songea-t-il.

Il tourna les pages enluminées d'un geste familier, un geste hérité de ses aînés depuis des éons, ce qui lui offrit un peu de réconfort et lut un passage à haute voix.

Ses paroles résonnèrent dans la nef, s'épanchant dans l'espace en une étrange sonorité. C'était comme le bruissement d'oiseaux invisibles tournoyant haut sous les voûtes, à l'aplomb de l'oculus.

Grégorius referma la bible. Le silence revint, si pesant et absolu que l'air en semblait presque dense.

Au-dessus de lui, les zones d'ombre entre les arcs étaient des mers obscures. Le prieur quitta rapidement le chœur et la nef

pour s'engager dans un étroit couloir. Arrivé au bout, il ouvrit une porte de bois et entra dans la salle capitulaire.

Ses condisciples étaient rassemblés autour d'une épaisse table en chêne. Ils le fixèrent en silence tandis qu'il prenait place au milieu d'eux. Leurs habituelles expressions austères forgées par une vie de sacerdoce avaient laissé place à quelque chose de plus grave. Mais au-delà de leur regard lourd, Grégorius sentit autre chose, une angoisse sourde qui émanait de leur corps et transperçait chaque robe de bure aussi sûrement qu'une odeur pestilentielle.

- Grégorius, nous devons partir. Ces lieux sont maudits, annonça sans préambule Frère Damien.

Grégorius posa les mains à plat sur la table et regarda en face chacun des moines.

- Ce ne sont pas tant les lieux que notre hôte, qui est maudit. Mais que pouvons-nous faire ? Le jeter dehors après l'avoir recueilli, pansé, nourri ? Ce serait faire preuve de bien peu de charité chrétienne, mes frères. Le regard impitoyable de Dieu nous observe dans cette épreuve, soyez-en certains.

- Le Diable est en lui, vous le savez.

Le Diable... Invoquer l'Ange Déchu était la solution la plus commode, mais Satan n'avait que faire de quelques moines perdus en plein désert, pensa Grégorius. Le Mal avait bien des visages, et celui auquel ils étaient confrontés en avait un très singulier.

- Il est possible qu'un démon soit à l'œuvre, répondit enfin Grégorius. Mais un démon très particulier.

- Alors pratiquons un exorcisme!

Grégorius ne dit rien. Par une fenêtre, il voyait le petit cimetière accroché au flanc d'une colline rocailleuse et son esprit s'évada un instant. Les quelques pierres tombales qui révélaient la continuité de l'ordre cistercien en ces terres inhospitalières depuis des siècles étaient érodées par les vents de sable. Leur exposition à l'ouest, plus haut que le monastère, leur permettait de profiter d'une ultime clarté. Mais là-bas

aussi le crépuscule passait par des stades subtils d'ombre et de lumière, retirant peu à peu toute couleur au monde.

Cette vision imposa une pensée à son esprit ; ils ne pouvaient abandonner ce lieu saint aux forces du Mal. C'eût été trahir son ordre et toute la lignée de ses aînés. C'eût été trahir le Père abbé, récemment décédé, et dont il portait l'écrasante charge en attendant que le Saint-Siège eût envoyé un remplaçant.

Un exorcisme.

Grégoire y avait songé. Ses études théologiques suivies d'une longue pratique des âmes lui avaient enseigné l'art de l'exorcisme canonique solennel, qu'il avait par ailleurs exercé à quelques reprises. Mais l'acte de chasser un démon d'un corps supplicié pouvait être lourd de conséquence. Dans le cas présent, il ne doutait pas qu'il y aurait des complications. Si toutefois il y parvenait.

- Grégoire, nous devons agir, insista Frère Benoît.

La peur déformait les traits d'ordinaire si placides du sacristain.

Agir, pour un homme de foi, était un oxymore, mais Grégoire, pour une fois, fut pleinement en accord avec son condisciple.

- Je vais le voir, annonça-t-il d'une voix sourde.

Il se leva et quitta la pièce sans un mot. Il referma la porte de bois et s'engagea dans le cloître, dont il traversa le jardin à pas rapides en direction du bâtiment des moines. Un escalier abrupt le mena au premier étage, vers les cellules dortoirs.

Grégoire s'arrêta en haut des marches de pierre pour reprendre son souffle. Il voyait par delà les hautes meurtrières ajourant le palier, brûler les étoiles froides et lointaines, mais n'en ressentit aucun réconfort. Au contraire, il avait l'étrange impression que Dieu lui-même répugnait à jeter son regard omnipotent en ces lieux maudits. Ils étaient abandonnés, il le ressentait au plus profond de son être.

Blasphème ! se morigéna-t-il avec violence.

Il récita une courte prière pour se donner du courage et s'avança. Les entrées des chambres sans porte alignaient leurs noires embrasures dans la pénombre du couloir. Grégorius les dépassa lentement pour s'arrêter sur le seuil de la dernière.

La cellule sombre exhalait l'haleine putride d'une gueule béante. L'angoisse lancinante qui imprégnait son cœur comme le souvenir diffus mais persistant d'un cauchemar, s'embrasa. Le danger vibrail dans l'air de cette pièce, tournait tel un esprit malfaisant en quête de proies, aussi palpable que la certitude de sa mort prochaine. Grégorius aurait donné en cet instant n'importe quoi pour être ailleurs. Mais le moine n'avait rien d'autre à offrir que sa foi. Il avait une tâche à accomplir. Il murmura une prière muette, prit son courage à deux mains, et entra.

Une forme massive était allongée sur une couche, au fond de la pièce. Grégorius s'approcha.

L'homme – mais était-ce bien cela ? – respirait doucement. L'ombre de ses arcades dessinait deux puits de ténèbres sur son visage, masquant le reflet de son regard plus sûrement qu'un voile noir. Le moine frissonna. Il sentait la peur s'immiscer en lui, tissant sa toile glaciale jusque dans les méandres les plus reculés de son être.

Au pied du lit, sur la gauche de la pièce, une armoire se dressait telle une immense pierre tombale. À son opposé, appuyée contre le mur dans lequel se découpait l'entrée, une table en bois dont le plateau ciré luisait doucement dans la pénombre, attira son attention. Depuis peu, les meubles n'étaient plus des choses inertes, mais des ennemis dont il fallait se méfier. Grégorius s'en tint à distance respectueuse et se pencha sur le blessé. Il avança très lentement une main qu'il aurait voulue plus ferme vers son front lorsqu'un picotement dans sa nuque le figea. Quelque chose derrière lui se mouvait en silence. Grégorius tourna très doucement la tête. La table avait bougé, il en était sûr. S'était-elle rapprochée de la porte ? Son regard glissa sur les pieds et son sang se glaça. La table ne

touchait plus le sol ; elle était en lévitation à quelques centimètres au-dessus des dalles de pierre.

Il y eut un mouvement imperceptible sur sa gauche. Autour de lui, l'obscurité se mit à frémir. Grégorius resta pétrifié quelques instants, puis pivota brutalement sur lui-même. Ce qu'il vit lui arracha un cri : la lourde armoire de chêne glissait très lentement le long du mur, ses pieds détachés du sol. Elle se rapprochait de la porte ; nul doute qu'elle allait lui couper toute retraite.

Dans cette pièce, les principes du monde réel n'existaient plus. Mais il n'était pas encore temps de fuir. Grégorius avait ce don rare de pouvoir lire dans les âmes. Il voulait en avoir le cœur net ; il devait sonder l'homme, savoir quels abîmes grouillants il recelait. Pour cela, il devait le regarder au fond des yeux, tâche qu'il n'avait pu réussir jusqu'à présent, car le blessé, brûlant de fièvre, gardait obstinément paupières closes depuis sept jours.

Grégorius saisit une chandelle posée sur la table de nuit et l'alluma. Lorsqu'il approcha la flamme vacillante du visage, sa main tremblait. Néanmoins, il se força à observer attentivement le blessé.

Des ondes de fièvre le parcouraient.

- Les serpents... les serpents... murmura-t-il soudain.

Grégorius posa la main sur son front et la retira brusquement comme s'il s'était brûlé. Il était glacial ! Comment un blessé enfiévré pouvait-il avoir le front glacé ? C'était un non-sens ! D'aucuns y auraient vu une œuvre diabolique, mais Grégorius pencha pour autre chose. Il n'eut cependant pas le temps d'approfondir, car l'homme ouvrit les yeux.

Au premier abord, la douceur du regard le surprit. Il caressa les joues rugueuses en murmurant des paroles apaisantes. L'homme le fixa, et, durant l'espace de quelques instants, une étrange communion sembla s'établir. Mais sous la placidité de son regard trop lisse affleuraient des choses innommables. En cet instant, Grégorius fut empreint d'une certitude absolue : la

folie vivait au fond de ces yeux. Un exorcisme ne servirait à rien. Aucun démon n'habitait son âme. Le Mal était ici différent. Grégorius n'avait jamais été confronté à pareil cas et, au-delà de la peur qu'il éprouvait, cela le dérouta profondément. Mais il n'y avait pas que la folie. La Mort rôdait également dans ces yeux. Une mort violente, brutale, sauvage, une mort primitive surgie du fond des âges. Puis le regard dément s'enfonça comme une vrille dans celui du cistercien, déclenchant une peur primale qui le submergea au-delà de toute raison. Comme en contre-point de sa panique, l'homme se redressa brusquement sur son séant.

- Maudit Mamelouk !! hurla-t-il en pointant un doigt accusateur vers le moine.

Grégorius fut violemment projeté contre le mur par une force invisible ; dans le même temps, la table lui fonça dessus et le percuta. Grégorius sentit ses os craquer. Il se rua vers l'ouverture et parvint à sortir juste avant que l'armoire ne vienne la murer. Il s'enfuit dans le couloir, passant en trombe devant les autres chambres avant de s'engouffrer dans les escaliers. Il redescendit les marches précipitamment, courut aussi vite que ses vieilles jambes le lui permirent.

Grégorius traversa à la hâte le jardin du cloître et se précipita vers la salle capitulaire. Il ouvrit la porte à la volée et faillit tomber dans les bras de Frère Benoît. Alerté par un sixième sens propre aux âmes pénitentes, les moines s'étaient levés et s'apprêtaient à quitter la pièce pour aller prêter main-forte à leur prieur.

- Nous devons partir d'ici au plus vite, lança dans un souffle Grégorius.

Pas une parole ne fut prononcée tandis que les cisterciens entassaient de maigres provisions dans des balluchons. Malgré l'urgence, il eut été suicidaire d'affronter le désert sans eau ni nourriture. Lorsqu'ils furent prêts, ils soufflèrent les chandelles, ouvrirent la porte donnant sur le cloître et s'engagèrent dans la nuit sous les sombres voûtes de pierre.

Le monastère était figé sous une chape de silence, pétrifié tel un tombeau condamné à la nuit éternelle. Il flottait dans l'atmosphère comme un parfum de mort.

Les sept moines s'engagèrent en file indienne dans le jardin, ombres parmi les ombres, Grégorius en tête. Le prier remarqua une chose étrange ; pas la moindre chaleur n'irradiait des pierres qui avaient pourtant été chauffées à blanc toute la journée. C'était comme si toute l'énergie solaire accumulée avait soudain disparu, avalée par le néant.

Au firmament, les étoiles brillaient d'une lueur froide. Le spectacle grandiose de la voûte céleste n'offrit aucun réconfort à Grégorius. Bien au contraire, la lumière stellaire semblait donner de la densité au silence, ainsi qu'une perspective trompeuse sur toute chose.

Pour atteindre l'unique porte donnant sur l'extérieur, ils devaient passer au pied de l'escalier menant au bâtiment des moines.

Grégorius sentit le duvet de sa nuque se hérissier ; il perçut sa présence avant même de le voir. L'homme était là, tapi dans l'ombre des arches. Il s'avança vers eux, chancelant, les lambeaux de son uniforme pendant comme les défroques d'un noyé. Ses yeux étaient deux puits de ténèbres ; son sourire sans âme s'ouvrait sur une bouche noire. Grégorius sentit son cœur s'arrêter. Puis, la réalité s'altéra ; un fourmillement aux limites de la perception humaine agita l'obscurité autour d'eux. C'était comme une vibration à la fois intense et très basse qui s'étendait dans l'air, enveloppant toute chose. Une onde de douleur traversa le crâne de Grégorius. Il porta les mains à ses tempes, puis les tendit en avant dans un geste suppliant.

- Nous sommes vos amis, murmura-t-il.

L'homme marmonna quelques mots incompréhensibles en réponse.

Un liquide chaud coula sur le menton de Grégorius. Le moine approcha sa main et la retira pleine de sang.

En cet instant, une pensée puissante s'imposa à lui ; il devait subsister un témoin de ce qui s'était passé entre ces murs.

Le monde devait savoir qu'un Mal d'un nouveau genre était à l'œuvre, qu'une énergie maléfique venue du fond des âges avait surgi et qu'il faudrait la combattre avec acharnement.

Grégorius sortit de sa besace un carnet relié de cuir dans lequel il avait patiemment relaté les faits, jour après jour depuis la découverte de l'intrus mourant dans le désert. Protégé par l'obscurité, il le passa discrètement au moine derrière lui, qui fit de même et ainsi de suite jusqu'au dernier de la file, Frère Damien.

Le sacristain comprit sa mission à l'instant où le carnet toucha sa paume. Il recula très lentement tandis que ses frères faisaient un barrage de leurs corps pour le cacher. Il se fondit dans la nuit et rebroussa chemin vers la nef. Il lui faudrait escalader le mur d'enceinte pour s'échapper de la forteresse de pierre, mais l'énergie qui l'habitait en cet instant lui aurait permis de gravir les plus hautes montagnes.

Grégorius récita un pater à l'intention de son condisciple. Puisse-t-il l'aider à porter au monde la connaissance d'un nouveau fléau, songea-t-il.

Les cisterciens s'étaient placés en arc de cercle autour de lui. Ils agrippèrent leur crucifix comme s'il était leur seule planche de salut et le brandirent devant eux. Frère Benoît se mit à réciter des paroles saintes, bientôt reprises en cœur par les autres moines. Grégorius reconnut celles du psaume LIV, le texte sacré utilisé en exorcisme. Mais tout cela était vain, Grégorius le savait. Il regarda ses frères avec une peine grandissante, tandis que leur liquide vital suintait de leur nez et de leurs oreilles. Il forma bientôt une flaque à leurs pieds.

Grégorius fit une prière, pas seulement pour lui, mais pour le salut de ses frères.

Quelle était la pire façon de mourir ? Seul le silence profond de son âme lui répondit.

Alors, éprouvant un étrange détachement, il s'avança vers la source de leur tourment, les bras tendus en un geste d'apaisement tandis que le sang des moines coulait entre les pierres, s'épanchait dans l'entrelacs des jointures comme s'il était animé d'une vie propre avant d'être absorbé par la terre

CHAPITRE 1

De nos jours, dimanche 15 décembre, 20 h 30, quartier de Harlem, New York...

Le fourgon cellulaire s'engagea très lentement dans Lenox Avenue. La neige qui tombait sans discontinuer depuis cinq heures du soir rendait la chaussée glissante et le chauffeur conduisait avec précaution. Il remonta l'avenue vers le nord sur une dizaine de blocs avant de tourner vers l'Hudson River.

Malgré le sel répandu sur la route, le lourd véhicule dérapa légèrement lorsqu'il stoppa devant l'hôpital psychiatrique de Riverside. Les portes arrière s'ouvrirent et un sergent engoncé dans sa parka descendit avec précaution. Trois autres policiers suivirent en tirant une silhouette emmitouflée dans une couverture, qu'ils portèrent presque jusqu'au perron. L'un d'entre eux lâcha un juron lorsqu'il glissa sur le trottoir enneigé. Les quatre flics et leur prisonnier entrèrent avec soulagement dans le hall de l'hôpital psychiatrique. La bouffée de chaleur qui les cueillit au visage fut la bienvenue. L'homme de tête, le sergent, cligna des yeux sous l'éclairage cru. Ses bottes trempées firent un bruit de succion lorsqu'il se dirigea vers le bureau des admissions.

- Salut, on a un client pour vous.

L'employée, une femme noire, bien en chair, d'une quarantaine d'années, leva un regard peu amène sur les nouveaux arrivants. Cela ne découragea en rien le policier ; il avait l'habitude.

- Je suis le sergent O'Reilly

- Vous êtes quatre pour l'accompagner ? fit-elle en désignant la silhouette emmitouflée.

Apparemment, voir autant de personnes souiller de leurs chaussures détremées le hall d'entrée lui posait un problème. Peut-être faisait-elle des heures supplémentaires en tant que femme de ménage, pensa le flic.

- Ce dingue a blessé deux de mes hommes. On a dû lui filer un coup de Taser pour le calmer.

- Il est drogué ?

- Nan, négatif à la prise de sang, ou alors, il a pris un truc qu'on n'a pas pu dépister.

- J'appelle le médecin de garde.

La matrone décrocha un combiné, passa un appel rapide sans détourner les yeux du sergent.

O'Reilly profita du temps mort pour jeter un coup d'œil autour de lui. La salle d'attente, à gauche du hall d'entrée, était vide. Les fauteuils en skaï marron semblaient si avachis qu'ils avaient dû recevoir les postérieurs de plusieurs générations de familles. C'était à croire que le poids de leur peine avait creusé physiquement les fauteuils. Une table basse offrait au lecteur potentiel, non pas une collection de *Vanity Fair* ou d'*Architectural Digest* comme dans les cliniques privées chics, mais quelques exemplaires défraîchis du *New York Times*. Point non plus de tableau Art déco aux murs vert pâle pisseux, mais deux représentations florales décolorées, probablement achetées pour trois fois rien dans une brocante. Il régnait ici un je-ne-sais-quoi de désespérant qui lui donnait l'envie de foutre le camp au plus vite. O'Reilly secoua la tête et reporta son attention sur la réception. Deux couloirs partaient de chaque côté du comptoir et s'enfonçaient dans les entrailles du bâtiment. Une porte claqua dans celui de droite ; un homme en blouse blanche se matérialisa comme un spectre et s'avança d'un pas traînant.

- Bonsoir, je suis le docteur Michael.

O'Reilly serra la main tendue, si molle qu'il la crut un instant désarticulée.

- Qu'est-ce qu'il se passe avec cette... personne ?

Le sergent se tourna à demi vers la silhouette emmitouflée dans une couverture grise. Sa tête était recouverte, de sorte que l'on ne distinguait que le bas de son visage émacié et recouvert d'une barbe de plusieurs jours. Deux de ses collègues le maintenaient fermement au niveau des biceps, ses bras étant menottés dans le dos. Le troisième se tenait deux pas derrière, un Taser à la main, prêt à lui coller une décharge électrique au creux des reins.

- Ce connard de clodo a bousillé deux de mes collègues.

- Ah... et comment est-ce arrivé ?

- Sans crier gare. On le questionnait gentiment lorsqu'il nous a sauté dessus. J'ai deux hommes à l'hosto pour fractures.

Le médecin hochait doucement la tête, comme si ce que venait de dire le sergent était l'évidence même. Ce calme apparent eut le don d'énervier O'Reilly.

- Doc, ce mec est dangereux. Je l'ai vu de mes propres yeux soulever deux types de cent kilos et les jeter contre le mur comme des paquets de chiffons. Même un enculé de junkie shooté au PCP a pas cette force ! Comment il a fait, c'est un mystère, mais je peux vous donner un conseil : mettez-lui une de vos camisoles de force et jetez-le dans une cellule capitonnée !

Le médecin s'avança lentement vers l'homme. Il sentit les deux policiers raffermir leur prise tandis qu'il faisait glisser en arrière la couverture. Un visage maigre apparut. De longs cheveux noirs en désordre tombaient sur ses épaules. L'homme devait avoir entre trente et quarante ans. Difficile d'être plus précis. Il était à l'évidence sous-alimenté. De profonds cernes creusaient ses yeux, la peau de son visage était si distendue au niveau des pommettes, qu'elle paraissait prête à craquer. Une barbe noire mangeait la partie inférieure de son visage comme une lèpre. Mais le plus étrange étaient ses yeux. Ils irradiaient littéralement le calme et la sérénité. L'impression générale qui se dégagait de l'homme était une

ambivalence extrême. C'est cela plus qu'autre chose qui alerta le psychiatre.

- Très bien, nous allons le garder en observation.

Le docteur Michael se tourna vers la réceptionniste en rajustant ses lunettes.

- Becky, faites le nécessaire pour son admission, voulez-vous. Durée légale de soixante-douze heures pour commencer.

Pendant que l'employée s'activait, le psy prit le sergent O'Reilly par le bras et l'entraîna à l'écart de quelques pas. Il planta son regard dans celui du policier.

- Sergent, racontez-moi en détail ce qui s'est passé.

*

L'hôpital psychiatrique de Riverside était un petit établissement en vérité peu reluisant, situé dans un quartier décrépi bordé d'immeubles vétustes noircis par des décennies de pollution urbaine. Construit dans les années vingt, à une époque où le jazz joué dans Harlem rayonnait dans le monde entier, l'établissement s'était peu à peu enfoncé dans la misère inhérente à tout le quartier, accentuée par la crise du logement et de l'emploi après-guerre. Et même si un vent de rénovation soufflait à nouveau sur Harlem, son souffle n'atteignait pas le Riverside, enchâssé au cœur d'un quartier trop excentré, oublié du rêve américain.

Les malades étaient pour la plupart des rebus de la société, rejetés par leur famille, la rue et même le système carcéral. Les subventions étant à l'avenant du prestige des patients, le « Riverside », comme on l'appelait, crevait doucement au rythme lancinant des impayés, avec comme seule perspective d'avenir un peu plus de misère.

Le personnel était en sous-effectif chronique, surtout la nuit, ce qui expliquait la présence de seulement quatre personnes pour gérer trente-cinq malades : une infirmière réceptionniste, deux infirmiers et un médecin de garde.

Ce soir-là, les deux infirmiers de service étaient Cox et Delgado.

Brian Cox, le plus grand des deux, travaillait au Riverside depuis une dizaine d'années. C'était un solide afro-américain d'un mètre quatre-vingt-dix, avec qui ses collègues aimaient bien faire équipe lorsqu'il fallait s'occuper de patients récalcitrants. Depuis l'avènement des camisolles chimiques, cela n'arrivait plus que sporadiquement, lors d'admissions de sujets violents dont le traitement n'avait pas encore débuté.

L'autre infirmier se nommait Luis Delgado. Il avait le teint mat de ses origines mexicaines et une taille supérieure à la moyenne des latino-américains, sans toutefois atteindre les dimensions de Cox. Les deux hommes avaient sensiblement le même âge – la trentaine – ce qui était un net avantage en terme de centres d'intérêts communs prompts à alimenter des discussions permettant de meubler les longues nuits de garde. Ils devisaient tranquillement en entamant leur deuxième tour de ronde, qui devait les mener du quatrième et dernier étage de l'établissement au rez-de-chaussée, lorsqu'une pause dans leur échange verbal leur permit de prendre conscience du changement. Un silence tendu, en attente, s'imposa telle une évidence malsaine. Les deux hommes s'entregardèrent.

- Y'a un truc bizarre, lança Delgado.

Cox se contenta de secouer la tête, une expression indéchiffrable sur le visage.

Un calme inhabituel régnait dans les couloirs de l'hôpital.

Généralement, des cris, des gémissements transpiraient des portes closes des chambres et cellules presque continuellement jour et nuit. Les malades mentaux hurlaient sporadiquement la détresse de leur âme brisée, emprisonnée dans un esprit que la vie avait fini par détraquer. Pour le profane, cela avait quelque chose de terrible. Peut-être parce que ces cris rappelaient à chacun sa condition précaire face à la souffrance psychique tapie dans les méandres de l'esprit humain, un fléau qui pouvait toucher n'importe qui à chaque moment de

l'existence. Mais pour le personnel de l'hôpital, cette détresse était aussi banale que l'hémoglobine pour un chirurgien.

Les deux hommes parcoururent le long couloir du quatrième lentement, l'oreille aux aguets. Parvenus devant les ascenseurs, ils marquèrent un temps d'arrêt. Cox avança la main dans l'intention de presser le bouton d'appel, mais quelque chose le retint, comme une petite voix lui susurrant de ne pas mettre en branle le mécanisme bruyant de l'ascenseur.

Il hésita une seconde, puis désigna une porte latérale.

- Passons par l'escalier.

Delgado n'opposa pas d'objection et les deux infirmiers s'engouffrèrent dans la cage d'escalier.

Ils débouchèrent sur le palier du troisième et s'engagèrent dans le couloir, l'oreille aux aguets. Pas un seul gémissement, pas un cri ne sortait des dix chambres de l'étage. Ils passèrent devant les portes comme des fantômes, étrangement convaincus qu'il ne fallait pas troubler ce silence surprenant. Arrivés au bout du couloir, Cox poussa la porte et les deux infirmiers se lancèrent dans les escaliers.

Le deuxième étage était d'un calme aussi stupéfiant que les précédents. Ils le traversèrent avec lenteur, attentifs au moindre bruit. Il n'y en eut aucun.

C'est au premier que les choses se précipitèrent. L'éclat lumineux des néons baissa en intensité une première fois, lorsqu'ils furent à mi-chemin du couloir. Presque aussitôt, une deuxième baisse d'énergie diminua l'éclairage jusqu'à une obscurité presque totale. Les néons grésillèrent fortement, telle une nuée d'insectes hargneux.

- Putain, c'est quoi ça ? lança Delgado.

Les mots à peine sortis de sa bouche, une sensation d'oppression le submergea. Il chancela et dut s'appuyer au mur pour ne pas flancher. Cox, prenant conscience du malaise de son collègue, le saisit sous les aisselles et le plaqua doucement contre la cloison.

- J'arrive plus à respirer, putain.

Delgado roulait des yeux paniqués tandis que sa cage thoracique montait et descendait à un rythme rapide.

- Tu fais de l'hyperventilation.

Les jambes de Delgado ne le soutenaient plus. Cox l'allongea au sol et s'agenouilla à ses côtés. C'est au moment où il débouclait sa ceinture qu'il fut submergé à son tour. Il glissa au sol en gémissant.

Un instant, Cox crut qu'il allait mourir étouffé. La sensation était atroce. Ses poumons cherchaient à contrer une force invisible qui écrasait sa poitrine. Cela dura une bonne minute, soixante secondes qui s'étirèrent comme l'éternité. Puis son corps s'adapta et il put respirer à nouveau. L'oppression était toujours présente, mais plus supportable.

À ses côtés, Delgado gémissait sourdement. Cox se redressa avec peine et se mit à genoux. Les forces lui manquaient pour se redresser. Il resta dans cette position et inspira plusieurs fois profondément. Il pratiquait le Hatha yoga depuis plusieurs années. Il maîtrisait parfaitement la respiration ventrale, ce qui lui permit de reprendre son souffle plus rapidement que son camarade. Encore chancelant, il s'appuya au mur, puis aida Delgado à se remettre sur pied.

- Ça va ?

- Mieux.

La lumière était revenue. Delgado, le dos plaqué contre la cloison, dégrafa sa chemise en respirant bruyamment.

- Madre de Dios, Brian, toi aussi tu l'as senti, hein !

- Ouais.

- Qu'est-ce qu'il vient de se passer, c'était quoi, ça ?

- C'est peut-être ça qu'ont éprouvé les autres ? lança Cox.

- Quoi ?

- Les malades. J'veux dire... C'est peut-être pour ça qu'on ne les entend plus.

- Je te suis pas.

- Les malades... ils ont ressenti ça avant nous.

Delgado ne répondit pas. Sa tête penchait en arrière, l'occiput contre la paroi. Il avait fermé les yeux et respirait la bouche ouverte, les deux mains ouvrant largement sa chemise sous sa blouse blanche d'infirmier.

- Brian, finit-il par articuler péniblement, les trois quarts sont sous camisole chimique. Ils ressentiraient même pas un tremblement de terre.

- Ils ont une perception différente de la nôtre.

- Bon d'accord, et alors ?

- Faut qu'on regarde dans les chambres. Il y en a peut-être qui s'étouffent.

Joignant le geste à la parole, Cox s'approcha de la porte la plus proche. Elle était peinte, comme toutes les autres, ainsi que les murs, d'un ton bleu pâle censé apaiser les esprits. Un judas se découpait à hauteur des yeux. Il le fit coulisser d'un coup sec, colla son œil devant l'ouverture. Ce qu'il vit lui causa un tel choc qu'il resta paralysé plusieurs secondes. Delgado ne s'en aperçut pas. Il ouvrait au même moment celui de la porte opposée. Il fit un bond en arrière.

- OH PUTAIN !!

Cox referma l'œilleton et fixa son camarade qui s'était plaqué contre le mur opposé. Delgado soufflait fortement, les mains en appui sur les genoux, le regard exorbité.

- Madre de Dios !

Cox se dirigea vers une autre porte. Il inspira profondément plusieurs fois pour se calmer. Quand il se sentit prêt, il ouvrit très doucement l'œilleton. Comme la fois précédente, un œil collé contre le judas, de l'autre côté de la porte, le regardait fixement. Comme la première fois, une horrible sensation de malaise s'empara de lui. Il referma le judas et s'éloigna de la porte comme si elle était contaminée par quelque germe mortellement contagieux.

Delgado était appuyé au mur, deux mètres plus loin. L'infirmier leva la tête ; par la minuscule meurtrière restée

ouverte, face à lui, l'œil le dévisageait. Sa fixité avait quelque chose d'obnubilant. Et de dangereusement inquiétant.

Delgado claqua rageusement l'œil et se tourna vers Cox.

- Mais qu'est-ce qui se passe dans ce putain d'hôpital ?
Qu'est-ce qui se passe Brian ?

Cox contempla le couloir d'un air indéchiffrable durant quelques secondes.

- Quel est le changement le plus remarquable de cette soirée, Luis ?

Delgado resta interdit une seconde, puis enchaîna nerveusement.

- L'admission du 18.

En l'absence de nom, le personnel médical désignait les patients sous leur numéro de chambre.

- Paraît que ce dingue a molesté des flics.

- Viens. Faut aller voir.

La porte de la cage d'escalier claqua dans leur dos. Le bruit fit sursauter Delgado. Les deux hommes descendirent les marches à pas de loup, conscients que chaque pas les rapprochait du dénouement de cette étrange situation.

L'architecture du rez-de-chaussée était différente des autres étages. À part quatre cellules de contention capitonnées, il n'y avait pas de chambres. L'espace était occupé par un réfectoire, des cuisines attenantes, une grande salle de repos qui donnait sur une cour intérieure. Le bureau des médecins était contigu aux deux salles de soins, situées à proximité du hall d'entrée.

Les infirmiers débouchèrent dans le couloir nord, derrière les cuisines. Ils longèrent une rangée de grandes fenêtres qui donnaient sur la cour intérieure. Par les vitres grillagées, Cox s'aperçut que la neige ne tombait plus. Une épaisse pellicule blanche brillait doucement dans la pénombre de la cour, atténuant chaque forme, absorbant les sons en provenance de la rue, de l'autre côté du haut mur d'enceinte. Pas un flocon ne

volait dans l'air glacé, comme si l'atmosphère elle-même s'était figée hors de l'écoulement du temps.

Cox frissonna imperceptiblement et continua sa progression vers les cellules de contention. Le couloir faisait un coude autour du réfectoire, avant de s'enfoncer dans le cœur du bâtiment. Les deux hommes tournèrent au coin et s'engagèrent dans la dernière ligne droite menant aux chambres capitonnées. Leurs pas se ralentirent inconsciemment. L'atmosphère semblait prendre une consistance presque palpable à mesure de leur progression. La nature même du silence avait changé ; l'absence de bruit n'était maintenant plus seulement totale, mais s'emplissait d'autre chose, comme un sombre maléfice s'épanchant dans l'air immobile.

Chacun de leurs pas semblait les rapprocher de la source de leur tourment. C'était une impression terriblement présente, qui s'enracinait profondément en eux, comme celle d'un dénouement inéluctable et fatal. Cox tentait de lutter contre cette impression avec toute la rationalité dont il était capable, mais le combat était trop inégal. Il sentait que les parois mentales bien minces de son esprit logique risquaient de rompre à tout instant face à l'incongruité de ce qu'il vivait. Il n'était tout simplement pas préparé à ça.

La gorge nouée, Cox stoppa devant la porte affichant le numéro 18. À ses côtés, Delgado respirait bruyamment. Les infirmiers restèrent figés ainsi un bon moment.

- On devrait appeler le docteur Michael, murmura Delgado.

Cox ne répondit pas. Ses yeux ne pouvaient se détacher des deux chiffres métalliques collés sur la porte. La dorure du laiton scintillait sous les néons comme si elle était animée d'une énergie propre. Quelque vingt centimètres au-dessus, l'œilleton dessinait une balafre sur la surface de la porte. Cox leva la main. Son bras semblait peser une tonne. Il saisit la petite boule métallique entre son pouce et son index, puis actionna le judas très lentement. Le bruit habituellement ténu du métal crissant sur le métal résonna cette fois plus fortement,

sinistrement amplifié par l'étrange silence. Le cœur de Cox battait à tout rompre. La vision choquante des yeux fixes s'imposait à son esprit. Le judas coulissait millimètre par millimètre, il sentait la panique émerger en lui telle une marée incontrôlable. Ce n'était pas tant les faits qui le terrorisaient, que leur totale incompréhension. Quelque chose se passait dans cet hôpital, quelque chose de profondément contre nature, il en était maintenant intimement convaincu. Les problèmes électriques, le malaise respiratoire et les patients en attente tels des zombies derrière les judas n'en étaient que des conséquences, des indices matérialisant la partie émergée de l'iceberg. Il aurait dû prendre ses jambes à son cou, s'enfuir d'ici le plus vite possible. Mais une fascination morbide incontrôlable le poussait à savoir. Il devait savoir.

Le judas était maintenant totalement ouvert. Aucun œil ne le fixait de façon démente, rien d'autre que la pénombre d'une chambre capitonnée. Cox approcha avec une grande méfiance son visage, comme si un cobra allait surgir et lui mordre la face. Rien ne se passa.

Lorsque son regard se fut accoutumé à la pénombre, il aperçut le 18. L'homme était assis, appuyé contre le mur capitonné de gauche, dans le coin le plus éloigné, recroquevillé sur lui-même. Ses longs cheveux sales cachaient presque totalement son visage, de sorte que ses yeux étaient invisibles. Et puis, il enserrait ses genoux de ses bras. Ce dernier détail frappa Cox plus que tout le reste. Il ne sut d'abord pourquoi, car l'énormité de ce que cela impliquait mit quelques secondes à parvenir à sa conscience. L'infirmier fit un pas en arrière, le visage blême....